

déshabiller l'impératrice au plus vite. M. de Beausset, rassuré sur son état, avait passé dans le petit salon qui précède la chambre à coucher. Napoléon ne tarda pas à venir l'y trouver. Depuis le commencement de cette scène, qui avait duré l'espace de quelques minutes, M. de Beausset ne s'était occupé que de l'impératrice, dont la situation l'avait d'abord effrayé. Il n'avait fait aucune attention à l'empereur, dont l'agitation et l'inquiétude lui parurent alors extrêmes. Napoléon lui apprit la cause de ce qui venait d'arriver.

— L'intérêt de la France a fait violence à mon cœur, lui dit-il, le divorce est devenu nécessaire.... C'est un devoir de rigueur pour moi.... Je suis d'autant plus effrayé de l'état de Joséphine, que depuis quelques jours elle ne devait rien ignorer. Eugène et sa sœur ont dû lui tout dire ce matin. Elle est bien à plaindre, la pauvre femme !.... Cependant je croyais qu'elle aurait plus de caractère, plus de force d'âme....

L'émotion que Napoléon éprouvait en parlant ainsi, tout en se promenant à grands pas, le forçait à mettre entre chacune de ses phrases un assez long intervalle. Les mots s'étaient échappés avec peine de sa poitrine haletante, sa voix tremblait, des larmes lui roulaient dans les yeux ; il fallait qu'il fût ce qu'il appelait *hors de lui* pour donner à un officier de sa maison, si loin placé de son intimité, une telle marque de confiance. Lorsqu'il se fut un peu calmé, il envoya chercher Corvisart, la reine Hortense, Eugène et Cambacérès ; mais avant de retourner dans ses appartements, il voulut s'assurer par lui-même de l'état de Joséphine ; il la trouva beaucoup plus calme et presque résignée. Après l'avoir embrassée tendrement, il remonta dans son cabinet, suivi de M. de Beausset, auquel il avait fait signe de l'accompagner. Arrivé à l'endroit du petit escalier où il avait trébuché quelques moments auparavant, il s'arrêta :

— En vérité, dit-il en remarquant l'exiguïté de ce passage, c'est un miracle d'avoir pu faire passer par là une femme entièrement privée de ses sens, une véritable morte !

Cette réflexion fit faire à M. de Beausset un léger sourire qui, malgré lui, vint contracter ses lèvres, et que le respect réprima aussitôt. Arrivé dans le *salon vert*, il ramassa son chapeau, qu'il avait jeté sur le tapis afin d'avoir les mouvements plus libres lorsqu'il avait pris Joséphine dans ses bras.

— Parbleu ! vous auriez bien dû vous débarrasser en même temps de votre épée, lui dit Napoléon. Il est vrai que dans de pareilles crises on ne saurait penser à tout !....

Et comme le préfet se disposait à sortir du cabinet :

— Un moment, Beausset, ajouta Napoléon ; vous savez combien on est bavard et curieux ici : pour éviter toute espèce de commentaires, vous direz que l'impératrice a eu une *légère* attaque de nerfs, causée par une *mauvaise digestion*.... Elle mange toujours trop vite, ajouta-t-il à part lui.

Puis, faisant de la main un signe plein de bienveillance :

M. de Beausset, dit-il en terminant, que tout ceci reste entre nous, je vous en prie.

Il y avait à peine une demi-heure que Napoléon était dans son cabinet, livré à ses réflexions et encore tout impressionné de la scène qui venait de se passer, lorsque Eugène entra, pâle, et la douleur peinte sur le visage. Il venait d'apprendre de sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée ; il en était acca-

blé. En le voyant, Napoléon lui tendit la main sans bouger de son fauteuil.

— Sire, dit Eugène en baissant les yeux, permettez que dès ce moment je quitte Votre Majesté.

— Comment cela, Eugène ? demanda Napoléon en se levant tout à coup.

— Oui, sire ; le fils d'une femme qui n'est plus impératrice ne peut rester plus longtemps vice-roi. Il est de son devoir de suivre sa mère dans la retraite que vous lui choisirez....

— Ah ! Eugène !.... est-ce bien toi qui menaces de me quitter ? répliqua Napoléon avec un accent attendri. Ne sais-tu pas combien sont impérieuses les raisons qui m'ont forcé de prendre un tel parti ?.... Ta mère ne te les a donc pas expliquées ?.... Et si je l'obtiens, ce fils, objet de mes plus chers désirs, qui me remplacera auprès de lui lorsque je serai absent ?.... qui lui servira de père ?.... qui l'élèvera ?.... en un mot, qui en fera un homme ?.... Je te l'avoue, j'avais compté sur toi ; car, enfin, ne t'ai-je pas servi de père, moi, à toi et à ta sœur ?....

Ici Napoléon ne put en dire davantage. Le prince, ne pouvant maîtriser son émotion, se précipita sur la main que l'empereur lui abandonnait, et la pressa plusieurs fois sur ses lèvres avec la plus vive effusion. Mais Napoléon l'attira doucement à lui, et l'embrassant avec la plus grande tendresse :

— Oui.... répète-moi que tu ne me quitteras pas, murmura-t-il d'une voix inintelligible.

— Jamais, sire, jamais !....

Et Napoléon, ayant détourné la tête pour cacher ses pleurs, fit à Eugène un signe de la main pour lui faire comprendre qu'il avait besoin d'être seul.

A dater du jour où sa nouvelle destinée lui avait été révélée par l'empereur, Joséphine n'était presque pas sortie de ses appartements et n'avait paru que très-rarement au cercle des Tuileries. Madame mère avait fait les honneurs de la cour. Cependant Napoléon voulut que l'impératrice assistât au *Te Deum* chanté à Notre Dame deux jours après (le 2 décembre,) pour les anniversaires du couronnement et de la bataille d'Austerlitz. Joséphine y parut dans une tribune, entourée de toutes les princesses de la famille impériale, et Napoléon se rendit seul, en grande cérémonie, à la métropole. Le lendemain, elle fut encore obligée d'assister à la fête que donna la ville de Paris à cette occasion. L'empereur avait demandé que cette fête commençât de bonne heure, parce que (avait-il dit) *il voulait voir tout le monde*, et surtout le moins de robes de cour possible.

Ce bal fut magnifique. La salle du trône, entre autres, était resplendissante de fleurs, de lumières, de diamants et de femmes, toutes plus parées les unes que les autres ; on eût dit une féerie. Joséphine arriva la première ; jamais sa toilette n'avait paru si éblouissante ; jamais sa physionomie, toujours si douce, mais ce jour-là empreinte d'une profonde tristesse, n'avait eu une expression aussi sublime de résignation ; et lorsque arrivée dans la grande salle, après avoir passé sous les yeux des premiers magistrats et de l'élite des habitants de sa bonne ville, elle s'avança lentement vers ce trône sur lequel elle allait s'asseoir pour la dernière fois, ses yeux se fermèrent à demi, ses genoux faiblirent... elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur le bras de madame de La-rochefoucault, sa dame d'honneur.